

## SOMMAIRE

<i>Préface</i> .....	7
<i>Prologue</i> .....	9
Merlin .....	13
Le pays de Caux .....	15
La connaissance et la justice .....	23
Les femmes, les passions .....	25
Le violent .....	37
La Grande Sure .....	39
Connaître le corps .....	41
Du corps à l'esprit .....	45
Le sport d'écrire .....	51
Nos questions d'enfants .....	53
L'heure de Stendhal .....	63
Amateur de poèmes .....	69
Le citoyen J. P. ....	73
Le militant distant .....	75
« Pour la Liberté » .....	79
Mécanismes de la politique .....	83
Le journaliste .....	87
À la recherche d'Eupalinos .....	93
L'Amérique .....	97
Vie et mort du capitaine Goderville .....	103
Le capitaine Goderville .....	117

RETROUVER JEAN PRÉVOST

<i>Que no quiero verla</i> .....	123
Mort de Jean Prévost .....	129
La pyramide tronquée .....	139
<i>Postface</i> .....	143
<i>Chronologie</i> .....	145

Maquette: Muriel Girard, PUG

## PROLOGUE

Partis, dans la nuit, de la forêt de Coulmes, nous avons marché trente heures, d'abord par les sentiers forestiers, puis par l'étroit chemin de crête qui surplombe les falaises de l'éperon nord du Vercors, et contourne la vallée d'Autrans. Le capitaine Brisac nous avait envoyé, deux camarades et moi, prendre contact avec «Durieux<sup>1</sup>». Dans sa cachette des «clapiers» de Plénouze, il m'accueillit d'un air grave :

« Goderville (on me donnait le même nom de guerre qu'à mon père) tu connais la nouvelle?... Ton père... Tué. »

Les rocs et les sapins ont chancelé autour de moi.

Les photos que l'on a prises de son corps, là où il était tombé, ce premier août 1944, au-dessus des Côtes de Sassenage, entre le Pont Charvet et le Chemin de la Vierge, jamais je n'ai voulu les voir. Jamais je n'ai voulu aller visiter la Grotte des Fées, où il a vécu ses derniers jours. Pendant des années, je n'ai pas vraiment voulu savoir – ce qui s'appelle savoir – qu'il était mort. J'avais seize ans quand nous, ses enfants, nous l'avons perdu. J'avais atteint l'âge des échanges, des confidences; cet âge n'a duré que quelques mois.

Nul ne peut dire ce qu'auraient été nos relations, si mon père avait vécu. J'ai pris une route divergente de la sienne, qu'il s'agisse des engagements politiques, ou de la formation et de la vie professionnelle. J'ai découvert, avec émotion, qu'alors que je n'avais pas encore deux ans, il acceptait par avance nos différences :

« Je sais que moi non plus je ne pourrai pas comprendre mes enfants; que s'ils veulent devenir eux-mêmes et non moi, il faudra qu'ils me dépassent ou me contredisent. Je ne crois pas, (en devinant que je serai d'après les cinquantenaires d'à présent) que même averti d'avance je puisse alors me renouveler et prendre le chemin de mes fils. Je ne pourrai pas me montrer leur frère et non leur père. Du moins, comme ceux qui prévoient les circonstances où

---

1. Le commandant (maintenant général) Costa de Beauregard.

ils seront passionnés, je veux me faire d'avance une règle inflexible à suivre aveuglément. Que je me force, lorsque je serai nié ou contredit, à prendre – avant les reproches et sans reproches – le silence qu'a pris mon père; que même j'y ajoute, si je peux, et en souvenir de mes chagrins d'avril 19, un sourire. Ma jeunesse commence maintenant à s'en aller, mais pendant qu'il m'en reste et qu'elle parle encore, et qu'elle comprend mes dix-huit ans, je veux lui donner mon âge mûr en otage<sup>2</sup>. »

À Yvetot, le 25 septembre, alors que j'étais reçu par les élèves de la classe de CM2 de l'école Jean Prévost, un petit bonhomme m'a demandé :

« Dans son poème, "Le Petit Testament", votre père dit à ses enfants de ne pas pleurer s'il meurt à la guerre. Avez-vous pleuré quand vous avez appris sa mort? »

« Oui » ai-je répondu.

J'ai pleuré en d'autres occasions; quand par exemple j'ai lu pour la première fois, dans *Dix-huitième année*, le texte que je viens de citer. Après cinquante ans, cela m'arrive encore, à le relire, quand, au détour d'une phrase, au choix d'un mot, il me semble mieux le deviner, le retrouver plus présent.

Je le cherche, je le retrouve, dans mes souvenirs, dans son œuvre, et chez ces auteurs qu'il a aimés.

\*

\*\*

Mon tout premier souvenir? Peut-être puis-je le dater de l'été 1929, ou peut-être, à l'extrême rigueur, 1930; en tout cas il est antérieur à la naissance de mon frère Alain, (29 août 1930). Il se situe à Hossegor, et papa «fait du trapèze avec des Anglais». Aucune image, seulement cette formule.

De même, aucune image de mon père ne s'associe aux allées et venues, sur la plage, des vagues qui s'étalent l'une après l'autre, tandis que descend la marée. Une marque sur le sable, ou une

---

2. *Dix-huitième année*, p. 166.

## PROLOGUE

branche plantée dans le sable marque le point ultime atteint par la plus haute de ces vagues; bientôt, elle sera complètement au sec. C'est ainsi que papa m'a montré la marée.

Les Anglais, c'est le reflet des deux ans pendant lesquels papa a été lecteur de français à l'université de Cambridge. Ceux d'Hossegor, sans doute, étaient de ses étudiants.

La seconde année de Cambridge serait-elle 1930? Nous habitons Bagneux, chez «Amita», ma grand-mère maternelle. Mon père tient un bébé dans ses bras: mon frère Alain, dont j'ai cru à l'époque qu'il avait été «ramené d'Angleterre». En fait, Alain est né à Paris, le 29 août 1930.

À Bagneux succède le 2 avenue Jean Jaurès, à Montrouge. La pièce à gauche de l'entrée, c'était le bureau de papa – et en même temps, me semble-t-il, sa chambre. On m'a raconté qu'un jour, on a voulu, pour quelle raison? m'y installer pour quelques heures, et que je me suis débattu, en criant: «Je ne veux pas écrire avec papa.»

Il écrivait beaucoup. Il tapait lui-même, directement, ses articles, et d'autres travaux de commande – par exemple des sketches radiophoniques – sur une Erika, achetée avant 1934. L'écriture à la main était réservée aux romans, aux textes qui appelaient une réflexion plus approfondie, ou aux notes quotidiennes de celui qui ne passait jamais un jour sans écrire. Cette écriture que nous admirions tant: ces lettres droites et nettes, ces lignes régulières, pratiquement sans ratures, qui témoignent d'une pensée, d'une expression déjà organisées, quand elles parviennent aux doigts.

En revanche, je me souviens bien d'un après-midi au cours duquel il est resté allongé sur le divan, au fond de la pièce, parce qu'il s'était fait mal à la jambe en jouant au rugby. C'est ainsi que j'ai appris qu'il souffrait des mêmes problèmes circulatoires, dont sa mère devait mourir, et dont j'ai hérité.

Également associées au souvenir de mon père, deux impressions: la gaieté et la tendresse. Il était très gai, riait, blaguait, en toute occasion. Tout, en fait, le faisait rire, l'humour, la tendresse, et jusqu'à la bêtise; il ajoutait à cette gaieté ce que je ne puis appeler autrement qu'une chaleur, faite de tendresse et d'enthousiasme. Tendresse pour les siens, et sans doute aussi pour ses amis, ses amies; enthousiasme pour les idées, les événements, les découvertes.

Il a écrit combien, très gravement malade encore bébé, j'avais été l'objet de cette tendresse. Il avait tenu à s'occuper de moi, lui-même. «Je le veillai», dit-il, «pendant vingt-deux nuits; je ne trouvais que dans l'eau-de-vie le courage de lui enfoncer la seringue à injections». De cette sollicitude, j'ai trouvé l'écho dans *Les Frères Bouquinquant* :

«Il gardait l'enfant sur lui, le haut du corps un peu relevé; toujours de la même manière, le bébé contrefaisait un instant l'affamé, puis grimaçait, renvoyait l'air que les enfants sucent avec le lait, demeurait grave comme un pape et se décidait enfin pour l'humeur folâtre ou le sommeil. »

C'est le même Jean Prévost, qui, quinze ans plus tard, l'année de notre plus grande intimité, devait se pencher sur mes cahiers, sur mes devoirs de français, de latin et de grec, soucieux de partager avec moi ses connaissances, son métier, sa culture. C'est alors qu'il m'a décrit l'exercice auquel il se soumettait depuis longtemps déjà – probablement depuis sa seizième année :

«Lorsque j'avais ton âge, je notais sur un cahier les événements, et je m'efforçais de déterminer leurs conséquences possibles; je reprenais mon cahier un peu plus tard pour vérifier et mes erreurs devinrent de plus en plus rares. »

Après le lait du biberon, celui des humanités.

Il est, me semble-t-il, tout entier, homme et œuvre, dans mes souvenirs. Sportif, studieux, pédagogue, attentif au mouvement des idées, aux événements du monde, comme aux détails de la vie la plus proche.